LE CŒUR ENVELOPPÉ
est le quatre cent cinquante-cinquième livre
publié par Les éditions JCL inc.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Simard, Gilles, 1950-

Le cœur enveloppé

(Collection Témoignage)
Comprend des réf. Bibliogr.

ISBN 978-2-89431-455-5

1. Simard, Gilles, 1950- 2. Toxicomanie. 3. Codépendance. 4. Dépressifs – Québec (Province) – Biographies. I. Titre. II. Collection : Collection Témoignage

CT310.S24A3 2010 920.7209714 C2010-941670-8

© Les éditions JCL inc., 2012
Édition originale : janvier 2012

Tous droits de traduction et d'adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous les pays. La reproduction d'un extrait quelconque de cet ouvrage, par quelque procédé que ce soit, tant électronique que mécanique, en particulier par photocopie ou par microfilm, est interdite sans l'autorisation écrite des Éditions JCL inc.

Le Cœur enveloppé

COLLECTION
TÉMOIGNAGE

Illustrations :

MARC BOUTIN

Les éditions JCL inc.
930, rue Jacques-Cartier Est, Chicoutimi (Québec) G7H 7K9
Tél. : (418) 696-0536 – Téléc. : (418) 696-3132 – www.jcl.qc.ca
ISBN 978-2-89431-455-5

GILLES SIMARD

Le Cœur enveloppé

TÉMOIGNAGE

LES ÉDITIONS JCL

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition. Nous bénéficions également du soutien de la SODEC et, enfin, nous tenons à remercier le Conseil des Arts du Canada pour l'aide accordée à notre programme de publication.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC

À ma fille Camille,
Avec une pensée émue pour Jacques et Joanne (mon frère et ma sœur),
partis rejoindre Rollande et René-Claude, nos deux parents décédés.
À tous ceux et celles qui connaissent l'indicible souffrance
reliée à la maladie mentale… Puisse ce livre
leur apporter un peu de réconfort…

L'essentiel n'est pas de savoir reconnaître celui qui
a atteint la libération, mais de savoir se comprendre soi-même.
Nulle autorité, pas plus ici-bas que dans l'au-delà, ne peut
vous apporter la connaissance de ce que vous êtes;
sans la connaissance de soi, nul ne peut être libéré,
ni de l'ignorance ni de la souffrance.

J. Krishnamurti
Tiré du *Livre de la méditation et de la vie*

CHAPITRE 1

Le marteau

Roy-Rousseau, lundi matin le 1er mai 1972

Je suis réveillé depuis quatre heures du matin. Il sera bientôt huit heures, et j'ai grillé pas moins d'une trentaine de cigarettes.

J'ai peur... Une peur féroce, mordante, atroce, brûlante, la mère de toutes les peurs. Une peur insidieuse, sidérale, glacée, paralysante, inouïe qui a envahi mes bras, mes jambes, mon sexe, mon ventre, ma poitrine, ma gorge, ma nuque, mes tempes, mon visage. Elle s'est insinuée partout à l'intérieur de ma tête. Il n'y reste plus d'espace. Il n'y a plus qu'elle et cet électrochoc que je vais recevoir dans quelques minutes.

J'ai peur de ne pas être à la hauteur, de me pisser dessus, de me réveiller pendant l'électro, de mourir d'une crise cardiaque, de me chier dedans, de ne pas me réveiller, de me réveiller fou. J'ai peur à en hurler et je voudrais être ailleurs, être un autre, ne plus être.

Il y a à peine deux semaines que je suis arrivé à Roy-Rousseau, une réputée clinique psychiatrique de Limoilou, un quartier de la ville de Québec, et j'ai déjà eu droit à cinq électrochocs. « Des traitements », avancent pudiquement les membres du personnel. « Le marteau », rétorquent sévèrement les patients[1].

1. C'était l'appellation la plus courante de l'électrochoc, chez le personnel de Roy-Rousseau.

Ce matin-là, dans la chambre 257 du deuxième étage des hommes, on est deux sur quatre à y avoir droit. Outre moi, jeune animateur social de vingt-deux ans considéré dépressif atypique, il y a Henri, un petit maigrichon de vingt-trois ans diagnostiqué schizophrène paranoïde. Il en est, lui, à son onzième ou douzième électro. De toute façon, il ne les compte plus, il prétend que c'est mieux ainsi.

Avec Henri, le personnel doit redoubler de précautions. Et ce, à cause de sa propension à faire du délirium au sortir de l'anesthésie. Dans ces moments-là, Henri gratte, griffe, grogne, siffle, chante, hallucine, vocifère et profère quantité de sons incongrus, des tonalités bizarres, des bruits inquiétants. Malheur à l'infirmière qui l'approche de trop près ou qui lui parle trop fort.

Henri et moi sommes à jeun depuis la veille. On ne peut rien avaler à cause des dangers d'étouffement pendant l'électroplexie.

L'infirmière m'a offert un calmant plus tôt. Hélas, j'ai refusé. Maintenant, je le regrette profondément.

Aidée d'une stagiaire, l'infirmière a aussi procédé à toutes sortes de vérifications, pris la tension, le pouls, la température... Après nous avoir fait revêtir une jaquette bleue, on nous a fait faire nos besoins.

On a bien vérifié que nous ne portions pas d'objet métallique. Ni montre, ni bracelet, ni bijou, ni chaînette, ni partiel avec ou sans métal. Rien n'est laissé au hasard pour le traitement. Il faut absolument que le courant électrique passe par le bon circuit...

Ce matin-là, histoire de souligner le 1er mai, plusieurs employés ont déserté pour aller grossir les rangs de grévistes sur le chemin de la Canardière, aux entrées principales. Là, on arrête systématiquement tout ce qui

vient de l'extérieur : piétons, voitures, taxis. Jusqu'aux ambulances qui sont contrôlées.

Juste à côté, devant les grands bâtiments gris de l'hôpital Robert-Giffard, c'est le même tohu-bohu, le même branle-bas. On vit les turbulences du premier front commun intersyndical. Partant, les travailleurs syndiqués de Roy-Rousseau et de Robert-Giffard sont aux premières loges. Avec comme résultat qu'au deuxième étage des messieurs, à cause du manque de bras, l'effervescence habituelle des matinées d'électrothérapie s'est vite muée en frénésie. Pour assurer les services essentiels, on a eu recours aux cadres, aux gens du service social, aux stagiaires et même à des sœurs de la Charité qui font maintenant office de préposés, de brancardiers, d'infirmières auxiliaires ou de cuistots.

La vénérable clinique Roy-Rousseau est sens dessus dessous. Aussi, le deux des messieurs est en pleine ébullition. En plein survirage. Des directives fusent, des portes claquent, des gens s'affairent autour des chariots de déjeuners, pendant que des civières sont alignées dans le corridor central. On crie, on note, on s'interpelle nerveusement, on vérifie, on rature, on s'assure que le compte des patients qui vont à l'électro est bon.

Revêtu de blanc immaculé de pied en cap, bordereau d'autorisation bien en vue, le chef infirmier s'agite, trépigne et trottine entre le poste de contrôle et la chambre d'électroplexie. C'est lui le tambour-major. Lui qui dirige la fanfare. Il ne doit pas y avoir de fausse note.

Deux préposés baraqués, Réal et Jean-Yves, se glissent furtivement dans l'embrasure de la porte. J'aime beaucoup Réal. Rien à voir avec le stéréotype du préposé asilaire brutal et sans cervelle. Amène et souriant, le costaud bonhomme lance :

— Ça va être à vot' tour, les ti-gars!

Résignés, en soupirant, Henri et moi grimpons sur les civières sans trop nous presser. On a encore du temps. On vient seulement d'en finir avec le deux des femmes et il y a un embouteillage monstre dans le corridor central.

Soudain, dans un grand fracas, on fait coulisser les deux portes massives donnant accès au local d'électrothérapie. Le vacarme est assourdissant. Il fait défiler dans ma tête des images de potence et d'échafaud. Des scènes tirées d'un film de Hitchcock que je me rappelle vaguement.

La parade des civières occupées peut maintenant commencer. Sur mon grabat roulant, j'ai le cœur qui bat la chamade et je suis déjà en état d'hyperventilation. Je voudrais me sauver, devenir invisible, me liquéfier pour passer dans les fentes du plancher. Réal le sait et il me parle doucement du soleil de mai qui brille déjà bien fort. Il me parle aussi de sa fin de semaine, de l'été qui s'en vient, de sa roulotte à Lac-Saint-Joseph, de ses fameuses parties de balle molle.

Pour donner le change, je m'entends crâner d'une voix rauque et sépulcrale. Je l'assure que je trouve leur grève très correcte, très justifiée. Réal sourit en faisant dodeliner sa grosse tête blonde.

J'essaie seulement de ne pas céder complètement à la panique, de ne pas hurler, de ne pas me pisser dessus comme Henri le fait souvent. J'essaie de fixer mon esprit sur quelque chose d'apaisant. Ça ne marche pas.

Ma tête s'est emballée et je suis traversé par les propos débiles de la veille, à la cantine. Parlant d'électrochocs, une grande gueule du troisième rigolait bêtement à propos d'Hydro-Québec et de ses grévistes. Hilare et en se tapant sur les cuisses, le grossier personnage clamait à

la ronde qu'en cas de panne de courant, on serait bien obligés de nous finir à la chandelle... Pour donner le change, une femme s'est crue obligée de décrire les effets des électros qu'elle avait prétendument subis à froid, disant que ça avait bien failli la rendre folle pour de bon. Et les deux avaient déliré comme ça pendant le reste de la soirée.

Un patient comateux dont le visage rouge et boursouflé est recouvert d'une serviette de papier blanche est reconduit à la chambre d'en face. Ses gros yeux ouverts sont figés comme ceux d'un poisson mort. Ses mâchoires sont agitées de trémulations.

C'est mon tour...

La porte s'ouvre et j'aboutis dans une pièce aveuglante de clarté, où des personnes discutent à voix basse autour d'un appareillage qui scintille et menace. Mon psychiatre, le docteur O., se tient debout à côté de la machine à électrochocs. L'anesthésiste, lui, est embusqué derrière un chariot de réanimation. Outre les deux préposés, deux infirmières et un technologue m'entourent.

Le docteur me dit quelques mots banals qui se veulent rassurants. Puis, d'un coup, on se jette sur moi. C'est la curée. Tout va très vite. On revérifie que je ne porte ni bijoux ni objet de métal et on m'expédie sur un lit matelassé de cuir. Une infirmière m'enserre chaque bras avec un brassard et on enlève mes bas. Ensuite, on me colle des électrodes aux pieds et sur la poitrine.

Il me semble que j'ai déjà vu ça quelque part. Je n'ose plus regarder. Je souffle très fort. Je sais que je ne dois pas regarder. Je me blottis au plus profond de moi. Ça y est : je sais où j'ai vu ça. C'est quand on prépare un condamné à mort pour son exécution.

Bientôt, c'est l'hallali. On me fait un garrot. L'anes-

thésiste enchaîne avec une piqûre et quelqu'un m'enfonce une canule de caoutchouc entre les dents.

Une seconde...

Mes yeux pleurent, je m'entends râler, j'étouffe, j'ai un affreux goût métallique dans la bouche. Au secours!

Deux secondes...

J'ai l'horrible sensation d'avoir le palais broyé : on me défonce le nez par l'intérieur, un rouleau compresseur m'écrase la tête. Je vais mourir noyé. Mamaaan!

Trois secondes...

Je suis aspiré dans un grand trou noir. Je meurs. Je suis mort.

L'anesthésiste m'injecte aussitôt du briéthal, un relaxant musculaire, puis il m'applique le masque à ventilation assistée. Le docteur programme la décharge et place des électrodes de chaque côté de ma tête. Réal et Jean-Yves s'installent de part et d'autre de ma civière, une main sur une de mes cuisses, l'autre près de mes épaules. Le docteur appuie sur un bouton, et une lumière s'allume. L'appareil vrombit et le courant jaillit à 90 d'intensité en drainant près de 200 volts. L'électricité me traverse et je fais une première convulsion, suivie d'une deuxième.

Mon visage congestionné passe du rouge au bleu cyanosé. Les muscles extenseurs de mon corps sont agités de brefs soubresauts. L'instant d'après, mes bras font de petits mouvements circulaires et mes paupières papillotent. Mes lèvres et mes joues frétillent allègrement. L'infirmière essuie la bave qui dégouline autour de ma bouche et l'anesthésiste me tourne la tête de côté. J'émets aussitôt une sorte de ronflement sonore et ma respiration reprend normalement. On m'enlève le protège-dents et je commence lentement à émerger du coma.

C'est à peine si le traitement a duré cinq minutes en tout. On me reconduit à ma chambre.

Petit à petit, j'émerge. Je finis par distinguer le visage de la stagiaire qui m'appelle par mon nom en souriant. Je ne connais pas cette jolie jeune fille, mais je lui souris à mon tour. En fait, je ne me souviens de rien et je suis certain de me réveiller pour la première fois de la journée. Deux secondes après, je prends panique. Je me rappelle qu'aujourd'hui c'est jour de traitement. J'en informe l'étudiante infirmière qui m'assure, bienveillante, que l'électrochoc a eu lieu. Je n'en crois pas un mot et argumente avec elle. À brûle-pourpoint, elle me demande si je veux déjeuner. Là, je commence à douter. D'autant que j'ai la bouche très sèche et un mal de tempes atroce.

À côté, Henri ronfle comme un sonneur dans un lit dont les ridelles ont été relevées, signe qu'il a encore fait du délirium.

Arthur et Pierre, mes deux autres compagnons de chambre, sont à l'extérieur. Même si je n'en garde aucun souvenir – c'est un effet de l'amnésie rétrograde –, là, à cet instant seulement, je comprends que l'électrochoc est derrière moi. Du coup, je me sens immensément soulagé et je vis une sorte d'euphorie.

Ça durera quelques minutes, comme d'habitude, puis mon exultation fera place à mon sentiment de vide intérieur chronique, un état d'âme doublé d'une profonde tristesse. Après viendront les peurs, les angoisses et les habituelles obsessions, dont la pire, celle d'être en train de devenir fou.

Pour le moment, je suis juste content d'être là, d'être en vie. Je suis simplement content d'avoir traversé un autre traitement et de pouvoir respirer, de pouvoir être tout doucement.

J'avale lentement mon déjeuner en ressassant les

événements qui ont précédé mon admission, il y a deux semaines. Je revois ma blonde éplorée, Michèle, que j'ai laissée en catastrophe pour aller me réfugier chez mes parents, à Lac-Beauport. Je pensais naïvement que j'avais plus de chances de guérir ma dépression en restant seul, loin du trafic, de l'amour, de la vie. N'empêche, j'étais bien conscient des moments pénibles que Michèle avait traversés avec moi et je m'en sentais coupable.

Je revois ma mère à la fois consternée et soulagée, quand je lui ai annoncé que je m'en allais voir un psychiatre déjà rencontré à l'hôpital du Saint-Sacrement. Je revois le docteur L., un psychiatre à l'allure sévère, qui allait me donner un aller simple pour Roy-Rousseau, un endroit que je connaissais vaguement, et où je croyais pouvoir me reposer pendant quelque temps.

Dieu que ces instants m'apparaissent loin, maintenant! Dieu que j'aimerais pouvoir y revenir, comme si de rien n'était!

Je revois mon arrivée par le chemin de la Canardière par une fin d'après-midi d'avril. Je me revois devant ce piquet de grève que, solidaire jusqu'à la fin, pathétique à souhait, je n'ai pas osé franchir ce jour-là. Je me revois maudissant la vie et son ironie cruelle, croyant dur comme fer que moi, grand révolutionnaire et militant jusqu'au bout, je vivais là les dernières minutes de ma vie... Avec comme résultat que je me suis retrouvé pour la nuit à l'urgence de l'Enfant-Jésus.

Là, dans une sorte de cauchemar surréaliste entre un nouveau-né mourant et un clochard déjà mort, j'avais subi jusqu'au petit matin la parlote du personnel. Et, pour la première fois de ma vie, je m'étais entendu désigner comme un ça, comme une chose, comme un fou.

En massant mes tempes endolories, je revois aussi Henri, tout juste après mon admission à Roy-Rousseau,

qui trottinait allègrement autour de la grosse et onctueuse sœur Gemma. Avec un sourire pincé, en parlant de la bibliothèque de l'endroit, l'enveloppante religieuse m'avait suavement dit que les livres étaient destinés aux malades qui n'étaient pas trop détériorés...

Dans leur sillage se trouvait aussi le gras et huileux Joseph, un pédophile notoire qui complimentait suavement mère Gemma, tout en me vantant les mérites de l'intendance en temps de grève.

Alors que montent en moi les habituels sentiments de déception consécutifs à l'électro, je revois ma première rencontre avec le docteur O.

L'homme, plaisant, empathique et volontiers blagueur, m'avait tout de suite rassuré et m'avait convaincu des bienfaits de l'électrochoc. Psychiatre de renom et fierté de l'établissement, l'éminent médecin trouvait cependant bien dommage que je ne sois pas arrivé le vendredi matin, comme prévu.

— Parce que, Gilles, j'aurais pu te donner un traitement dret en arrivant!

Évidemment, je commence à me méfier un peu du bon docteur. Surtout que, la veille, après que j'eus émis quelques doutes sur la pertinence des électros, il a doucereusement laissé tomber : « Tu fais bien ce que tu veux, Gilles. Nous autres on n'est pas allés te chercher. » Autrement dit : « Tu refuses l'électro, tu t'en vas! »

Oui. Je commence à me méfier du docteur O., le bon docteur qui noircit des pages entières quand je lui parle. Des pages remplies de galimatias dont je n'ose pas imaginer la teneur. Des pages qui m'inquiètent profondément. Me bouleversent. Sans compter, aussi, tous les silences et les hochements de tête quand je pose la moindre question.

La veille, quand j'ai prononcé le mot schizophrène, le docteur m'a regardé par-dessus ses lunettes avec un bizarre de petit sourire carnassier et il m'a demandé si j'avais cherché la définition du mot dans le dictionnaire.

Puis, en réponse à ma demande, le bon doc a sèchement lâché que, si jamais je mettais le nez dans mon dossier, je ferais exactement comme un petit chien qui joue dans sa merde[2].

*

Il était une fois le troisième d'une famille de sept enfants, un garçon dont le père était un homme au tempérament très violent, avec une propension marquée pour l'alcoolisme. À la vérité, c'était un père aimant, mais il était, hélas, trop souffrant pour le démontrer. Quant à son épouse, c'était une bonne catholique, une femme brillante et une mère aimante, dépendante des contraintes sociales et des humeurs changeantes de son mari.

René-Claude, mon père – parce que j'étais ce troisième enfant – était aussi un mangeur de curés, un mélange de rose-croix et de libre penseur, doté d'une grande curiosité intellectuelle. C'était un homme avec ses propres valeurs morales, enfin, à qui il pouvait arriver de faire montre d'une très grande tendresse. Pendant que mon père gagnait son sel dans la cour de la compagnie de chemins de fer Canadien National, à Charny, ma mère, Rolande, une ancienne institutrice de la Rive-Sud, s'échinait vaille que vaille dans une modeste maison du « bas Lac-Beauport ».

Mes parents, ne nous en déplaise, n'avaient pas le

2. Sommaire de mon entrée à Roy-Rousseau : voir notes du docteur O., en annexe.

temps de nous fournir l'attention et l'amour auxquels les enfants ont normalement droit.

Ce manque d'amour et le fait d'avoir été expédié chez les frères de l'Instruction chrétienne à douze ans contribuèrent à faire de moi un codépendant affectif [3] avant l'heure. Quelqu'un, donc, qui avait une faible estime de soi et qui avait besoin de s'investir dans une cause ou dans autrui, pour se sentir important, pour se sentir vivre. Quelqu'un qui avait un besoin irrépressible de plaire, de convaincre, de briller et de séduire pour évoluer à peu près normalement. Quelqu'un aussi qui avait continuellement besoin d'être en avant, de peur de passer inaperçu, qui voulait qu'on s'occupe de lui et qui avait une peur bleue du rejet.

Néanmoins, tout cela ne m'empêcha pas de me montrer un jeune élève surdoué, dont le Q.I. avoisinait les 135. Avec pour résultat qu'André, mon frangin plus vieux que j'avais rattrapé en sixième, se crut obligé de me rappeler *ad nauseam* que le génie avoisinait la folie, une de ces rengaines cruelles et typiques de l'enfance qui finit par s'incruster.

Le mot folie... Un mot craint, abhorré, aussi détestable qu'un chancre, avec lequel j'ai toujours essayé tant bien que mal de cohabiter. La folie, la « chose » à l'intérieur...

René-Claude et Rolande auraient bien aimé que je finisse mon cours classique, mais tel ne fut pas le cas. En 1967, première année des cégeps, j'échouai lamentablement mes belles-lettres, à l'Académie de Québec, aujourd'hui le Cégep de Sainte-Foy. À cette époque, le trajet en autobus entre Sainte-Foy et la maison paternelle de Lac-

3. Personne s'étant laissé affecter par le comportement d'autrui et se faisant une véritable obsession de diriger le comportement des autres. Cette personne ressent le besoin impérieux de se sentir importante pour quelqu'un ou pour une cause.

Beauport était long et fastidieux. Il y avait jusqu'à trois correspondances entre les différents circuits. Ce fut durant ces interminables randonnées, dans des autobus bondés, que je connus mes premières crises d'agoraphobie.

C'était de véritables secousses, qui se transformaient en attaques de panique anxieuse[4]. Pour régler le problème, pour prévenir ces turbulences, je ne trouvais rien de mieux que d'en rajouter à une consommation d'alcool déjà démesurée.

C'est à cette époque, aussi, que je commençai à lutter contre les idées parasites, des idées flottantes, moches, bizarres, indésirables et morbides qui jaillissaient dans les moments de fatigue ou de stress et qui finissaient par m'absorber entièrement.

Par exemple, je ne pouvais voir la carabine 43 allemande de mon père, un vieux souvenir de guerre, sans m'imaginer traversé de part en part par les longues balles d'acier qui allaient avec.

Je ne pouvais pas non plus regarder l'arme sans penser à des scènes de suicide, et cela, même si je n'avais pas vraiment le désir de mettre fin à mes jours. Aujourd'hui, on parlerait de TOC[5] ou de je ne sais quoi d'autre.

J'avais aussi des vertiges, des angoisses de chute et d'autres phobies de plus en plus difficiles à supporter et à cacher. Évidemment, de peur de passer pour dérangé, pour timbré, je n'osais parler de ces choses à mon entourage. De même, l'idée de consulter un psychologue ne m'avait à peu près jamais effleuré. De toute façon, ça n'était pas vraiment dans les mœurs de l'époque.

---

4. Crise d'angoisse aiguë survenant périodiquement, accompagnée de symptômes physiques et psychologiques très désagréables (tachycardie, tremblements, sueurs, vertiges, peur de devenir fou, de perdre la maîtrise de soi, etc.).

5. Trouble obsessionnel compulsif.

Ainsi, il ne me vint jamais à l'esprit que ces idées parasites, ces vertiges et ces angoisses auraient pu et dû être interprétés comme autant de signaux de dépression ou d'une santé mentale fragile.

En 1968, j'aboutis au Cégep Limoilou. L'année suivante, j'étais président de l'Association des étudiants, un rôle dans lequel je m'investis totalement.

Du coup, je devins un personnage et je ne me gênai pas pour en rajouter, pour ajouter au mythe. Ma conscience sociale s'aiguisait en même temps que se développait mon sens critique. Évidemment, mes résultats scolaires étaient désastreux, mais ça m'importait peu.

Limoilou avait la réputation de cégep contestataire par excellence et nous en étions très fiers. Personnellement, je faisais tout pour y contribuer. Je vivais à fond la caisse, à cent milles à l'heure, je vivais « au boutte », comme on disait à l'époque. J'avais fait mien le célèbre « *Do it* » de l'activiste américain Jerry Rubin[6], recyclé plus tard en écologiste, promeneur de chien et promoteur de recettes culinaires.

Comme beaucoup d'autres, je m'inspirais de mai 1968, des Brigades rouges, des *tupamaros*, de Mao, de Fidel et du Che. En matière d'idées sociales, je dévorais les ouvrages de Carl Rogers, d'Ivan Illich et d'Angela Davis.

Moi et mes semblables, nous parlions créativité, autogestion et non-directivité. Nous avions vécu le bill 63, McGill français et la crise d'octobre. Je ne jurais que par Charlebois, l'Infonie, Duguay, Julien, Dubois, Forestier, Péloquin, Vaillancourt et autres *bozos* de la chanson ou des beaux-arts. Même chose pour Jack Kerouac, Bob Dylan et Joan Baez.

---

6. Célèbre révolutionnaire et activiste américain des années 1970.

J'avais aussi beaucoup d'admiration pour Marcel Chaput, Michel Chartrand, René Lévesque, Claude Charron et Pierre Bourgault. Mais, de tous, et de toutes les factions ou groupuscules, c'était très certainement le FLQ qui m'attirait le plus, qui me fascinait, même, avec ses premiers poseurs de bombe, ses cellules plus ou moins anarchiques, ses deux « nègres blancs d'Amérique », Vallières et Gagnon. Mon attention était tout acquise au FLQ, aux enlèvements d'octobre 70 et à la répression qui suivit et qui valut à plusieurs de mes amis d'étrenner la prison d'Orsainville. Une répression qui m'amena, bien que je ne fusse pas du gros gibier, beaucoup de tracasseries venant de l'escouade antiterroriste de Québec.

En 1971, je quittai le cégep pour devenir animateur social dans le quartier Limoilou. C'était un boulot exigeant, très mal payé, que je trouvais quand même gratifiant. Quelques mois auparavant, j'avais rencontré Michèle, ma blonde, celle qui allait plus tard devenir la mère de ma fille. Depuis déjà deux ans, j'habitais le quartier Saint-Jean-Baptiste, dans une sorte de commune remplie d'activistes venus de tous les horizons. Parmi eux, Claude Poisson, leader du MACPTC[7] et Luc-André Godbout, futur ramoneur des pauvres de Québec[8].

---

7. Mouvement pour l'abolition des clubs privés sur les territoires de la Couronne, regroupement très actif à la fin des années 1960, ayant largement contribué à la mise sur pied, quelques années après, des Zones d'exploitation contrôlées ou Zecs, par le gouvernement du Parti québécois.

8. Militant pour l'avancement des droits sociaux, militant écologiste et personnage haut en couleur, Luc-André tenait son surnom de Ramoneur des pauvres du fait qu'il réparait gratuitement les poêles et les annexes à l'huile des gens de la basse-ville de Québec. Aujourd'hui décédé, Luc-André avait élu domicile au Comité de citoyens et de citoyennes du quartier Saint-Sauveur, à Québec. La maison du 301, Carillon, porte maintenant son nom.

Militance et vigilance obligent : je dormais mal, je mangeais mal et je n'avais pas de loisirs. Mon entourage s'inquiétait pour moi sans que j'en aie cure. Ma consommation d'alcool était devenue gênante et très préoccupante, même pour le *Bill drinker*[9] que je me targuais d'être.

Je me sentais obligé d'assister à toutes les réunions politiques et d'accourir à tout ce qui s'appelait manifestation. À l'été 1971, je fus de toutes les occupations de clubs de pêche organisées par mon ami Claude. Je me sentais une sorte d'obligation morale de donner l'exemple. En fait, je me sentais obligé tout court. En plus de me sentir tout à fait mal dans ma peau.

Cet été-là, je connus mes premières vraies crises d'angoisse. C'était des moments très pénibles, pendant lesquels j'étais physiquement traversé par d'éprouvantes bouffées d'anxiété. C'était aussi des épisodes épouvantables, pendant lesquels je croyais invariablement perdre la raison, des séquences qui me vidaient, me lessivaient littéralement.

En résultaient une fatigue psychique, une lassitude morale que j'avais de plus en plus de difficultés à pelleter par en avant, à balayer sous le tapis.

À la fin de l'été, je travaillais avec quelques amis sûrs à la mise sur pied d'un groupe d'action terroriste à Québec, une sorte de filiale locale du FLQ. Histoire de donner une erre d'aller au groupe, une première bombe artisanale fut placée dans un local d'un cégep de la banlieue.

Fort heureusement pour nous et pour les gens du collège, la réunion prévue dans cette même pièce, ce soir-là, et dont nous ne savions rien fut annulée. N'em-

9. Gros buveur.